SCIENCES PO

Fait politique

Comprendre le monde pour le changer

Épistémologie du politique

Pierre Favre

RÉFÉRENCES

SCIENCES PO
LES PRESSES

Extrait de la publication

Comprendre le monde
pour le changer

SCIENCES PO
LES PRESSES

SCIENCES PO
Fait politique

Comprendre le monde pour le changer

Épistémologie du politique

Pierre Favre

Extrait de la publication

SCIENCES PO
LES PRESSES

Catalogage Électre-Bibliographie (avec le concours des Services de documentation de la FNSP)
Comprendre le monde pour le changer. Épistémologie du politique / Pierre Favre – Paris : Presses de Sciences Po, 2005. – (Collection Références.)
ISBN 2-7246-0970-0
RAMEAU :
– Épistémologie des sciences sociales
– Science politique
– Sociologie politique
– Déterminisme (philosophie)
DEWEY :
– 320.1 : Théorie générale de la science politique
Public concerné : public universitaire

La loi de 1957 sur la propriété intellectuelle interdit expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit (seule la photocopie à usage privé du copiste est autorisée).
Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris).

© 2005, PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES

ISBN - version PDF : 9782724681741

Pour Monique

Extrait de la publication

SOMMAIRE

Introduction 11
Présence et rôle des métathéories dans les sciences 13
Trois philosophies de l'histoire, plus une 20
Le non-réfutable et le réfutable : de la philosophie de l'histoire à l'épistémologie 32
Abrégé de l'ouvrage 43

Chapitre 1 / **Le déterminisme au fondement de l'intelligibilité du réel social** 47
Trois spécifications du déterminisme 50
Le déterminisme et les limites du vocabulaire de la causalité 67
Le déterminisme comme « conception scientifique du monde » 79
Les objections internes au déterminisme et leur réfutation. 111
Le déterminisme et ses conséquences sur la construction de l'objet d'étude dans les sciences sociales 120
Confrontation autour du poppérisme 136

Chapitre 2 / **L'imprévisibilité du monde futur dans les sciences de la nature et dans les sciences sociales** 147
L'imprévisibilité dans l'ordre naturel 154
L'imprévisibilité dans l'ordre social 171

Extrait de la publication

L'imprévisibilité comme résultat conjoncturel d'un renoncement des sciences sociales ? 182
Imprévisibilité de principe et prévisibilité pratique conditionnelle 193
Nécessité du passé, imprévisibilité du futur et possibilité de l'action selon la logique des modalités 203

Chapitre 3 / **L'action individuelle et collective face au déterminisme et à l'imprévisibilité** 211
L'homme sans libre arbitre 212
L'imprévisibilité du futur comme condition de l'action individuelle 232
Les fondements contradictoires des systèmes d'action collective 245

Chapitre 4 / **Les trois contradictions de l'action politique professionnelle** 265
La contradiction entre la professionnalisation du représentant et sa fonction représentative 272
La contradiction entre la compétence universelle de l'acteur politique professionnel et l'autonomie de la dynamique sociale 283
L'aporie ultime de l'action politique professionnelle : l'imprévisibilité de ses effets 295

Chapitre 5 / **Pour une relégitimation de l'action politique professionnelle** 309
L'action politique professionnelle, mobilisation d'acteurs pour transformer le monde 311

Extrait de la publication

Le tragique oublié
de l'action politique professionnelle 318
La nécessité de fonder en raison
l'action politique professionnelle 329

Épilogue / **Le silence de la science politique** 355

Index 383

Extrait de la publication

Introduction

Comme pour toute science constituée, l'activité quotidienne de la science politique s'effectue sans que le politologue s'interroge outre mesure sur les fondements de sa discipline. Les recherches conduites jour après jour s'inscrivent dans ce que Kuhn a nommé la « science normale[1] », devenue depuis « hyper-normale[2] ». Il s'agit de s'interroger sur un problème délimité (comment les électeurs ayant voté pour un candidat à telle élection présidentielle ont-ils voté aux élections législatives suivantes ?) ou d'inventorier un terrain d'enquête encore inexploré (comment sont formés, à l'école de police, les futurs gardiens de la paix ?) ou d'établir, par un dépouillement d'archives, la « socio-genèse » d'une pratique ou d'une institution. Les formes de plus en plus contraignantes de la vie scientifique contemporaine font remettre sans cesse à plus tard la réflexion sur ce qui est, ou doit être, au principe de la discipline. Le jeune chercheur doit d'abord produire une thèse, mise au point exhaustive sur un « sujet », le fameux « sujet de thèse ». Ceux qui s'intègrent dans une institution et deviennent des professionnels s'épuisent ensuite à faire des communications dans des colloques, à déférer aux sollicitations pressantes de collègues demandant une contribution à un ouvrage collectif ou des articles pour un dictionnaire, à concevoir des manuels ou à obtenir des contrats de recherche et écrire dans la hâte les rapports demandés. Science

---

1. *Thomas S. Kuhn,* La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1972.*

2. *Gérard Lemaine, « Science normale et science hypernormale. Les stratégies de différenciation et les stratégies conservatrices dans les sciences »,* Revue française de sociologie*, 21 (4), 1980, p. 499-527.*

Extrait de la publication

« hyper-normale » où chacun, par force, améliore ou aménage les acquis plus qu'il n'innove. Même la réflexion épistémologique à laquelle certains auteurs se consacrent, avec parfois l'évident plaisir de critiquer leurs rivaux, tend à se routiniser sur la base d'une appartenance à une « école », c'est-à-dire à un collège de proches s'accordant sur une problématique et rejetant les autres. La rareté, dans la science politique française, des polémiques scientifiques montre que chacun s'accommode de cette situation et ne cherche pas réellement à échanger des arguments, à prendre le risque de devoir concéder que l'autre a peut-être raison. La conséquence de cet état de fait, qui ne tient pas aux individus mais aux conditions dans lesquelles ils sont mis et qui n'est heureusement pas sans exceptions[3], est l'absence d'interrogations sur les fondements qui soutiennent l'édifice de la science politique.

Nous souhaitons, dans ce livre, avancer une proposition argumentée s'agissant d'*un* des soubassements peu explorés aujourd'hui de la science politique. La question à laquelle nous risquerons une possible réponse peut être posée en termes simples. En tant que science sociale, la science politique cherche à rendre compte scientifiquement de faits sociaux produits par des hommes situés dans le temps, vivant en société et qui agissent en vue de maîtriser leur avenir. Cette description, si élémentaire soit-elle, permet de comprendre que sont nécessairement sous-jacentes aux analyses de science politique la question du rapport au passé (sommes-nous ou non déterminés par lui ?) et, tout autant, la question de la manière dont le futur advient (avons-nous ou non le

---

3. *On pense en premier lieu à l'entreprise de Jean Leca,* Pour(quoi) la philosophie politique. Petit traité de théorie et de science politique, *1er volume paru, Paris, Presses de Sciences Po, 2001.*

pouvoir de peser sur le devenir du monde ?). Toute science du politique s'adosse donc, mais de manière rarement formulée, à une vision du monde social où le temps est ordonné, où le passé, le présent et l'avenir sont placés dans un rapport de causalité ou d'enchaînement déterminé.

Présence et rôle des métathéories dans les sciences

Il peut paraître surprenant qu'une science ait ainsi, comme on vient de le dire, un « soubassement » enfoui, qu'elle « s'adosse » à une vision du monde, qu'elle se construise en s'appuyant sur des réponses implicites à des questions aussi vagues et d'apparence quelque peu métaphysique. La science ne doit-elle pas, pour être pleinement scientifique, maîtriser ses propres fondements et s'édifier sur la seule base du raisonnement logique et contrôlé ? N'est-elle pas vraiment scientifique qu'à partir du moment où elle ne doit plus rien à des présupposés sur le monde ou à des conceptions philosophiques non vérifiables ? On admet de plus en plus aujourd'hui que tout homme de science se situe, dans son travail scientifique, à deux niveaux. Le niveau le plus visible, seul revendiqué comme scientifique, est celui du débat fondé exclusivement sur la vérification ou la réfutation des énoncés formulés selon des règles établies de démonstration. Mais il existe à l'arrière-plan de ce niveau explicite un autre niveau, la plupart du temps non dit, voire caché, celui de conceptions plus générales qui débordent la démarche scientifique. S'agissant des sciences de la nature, Gérald Holton, dans un livre fondateur, en a fait la description sous le nom, maintenant reçu, de *thêmata*. Les *thêmata*, ce sont « des conceptions premières profondément enracinées », « relativement immuables », « ni vérifiables ni

Extrait de la publication

réfutables[4] », mais qui restent au cœur des modèles scientifiques d'interprétation et des controverses qui opposent les savants. Ces conceptions premières demeurent sous-jacentes, elles se dérobent le plus souvent à la discussion, mais n'en tiennent pas moins leur rôle. Les *thêmata* sont par exemple à la source de l'opposition entre les tenants de l'atomisme et ceux du holisme, ou entre tenants de la réflexion en termes d'invariances et ceux qui pensent en termes d'évolution ou d'involution. Ou encore, les *thêmata* opposent ceux qui sont surtout sensibles à l'ordre dans le monde, à l'homogénéité, à la symétrie et ceux qui perçoivent davantage le désordre, le chaos, l'accidentel[5].

Les sciences sociales ne sont évidemment pas indemnes de *thêmata*, ils y ont sans doute même une prégnance particulière. Habermas, dans un texte peu cité[6], en traite sous le nom de « métathéories » : il explique que les sciences sociales se construisent à partir de « décisions métathéoriques » qu'on peut évidemment décrire et analyser, mais qui échappent au débat scientifique, car on ne saurait départager les opinions en la matière. Chacun doit faire un choix entre des options métathéoriques, également légitimes, qui ont des effets importants sur les programmes de recher-

---

4. *Gérald Holton,* L'Imagination scientifique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1981, p. 11, 9 et 14.*

5. *La physique des particules élémentaires est ainsi, explique Holton, traversée par un «* thêma *du cycle vital ». On parle « d'évolution et d'involution, de naissance, de péripéties et de mort. Les particules font leur entrée, en rencontrent d'autres, et produisent une première génération de particules qui se désintègrent, en donnant naissance à une deuxième génération »* (ibid.*, p. 38-39).*

6. *Jürgen Habermas,* Sociologie et théorie du langage*, Paris, Armand Colin, coll. « Théories », 1995.*

Extrait de la publication

ches qui s'établissent à partir d'elles. Habermas distingue quant à lui trois décisions métathéoriques majeures sous-jacentes aux problématiques des sciences sociales, qui expriment des « conflits profonds » sur les conceptions que l'on se fait de la société et des domaines de recherche prioritaires. Faut-il d'abord considérer la société comme un processus *naturel* dont on cherche à voir les régularités empiriques pour en tirer des hypothèses nomologiques, ou comme un « processus vital » qui ne peut se comprendre que si l'on accède au sens que les acteurs sociaux donnent à leur action ? Faut-il ensuite penser l'activité des individus principalement comme rationnelle en fonction d'une fin, ou doit-on l'analyser comme une interaction entre personnes qui s'effectue essentiellement au plan symbolique ? Faut-il enfin adopter une approche « élémentariste » qui fait des individus la composante ultime du monde social ou une approche holiste qui raisonne sur des entités sociales supra-individuelles, structures sociales, système politique, conscience collective, etc. ? On est en présence ici, selon Habermas, d'« hypothèses philosophiques », comme celle qui estime que les « seuls moteurs des développements historiques » sont les hommes en tant que « sujets capables de parler et d'agir », et conteste l'idée que les hommes soient agis par des structures (comme les rapports morphologiques entre classes sociales ou les systèmes de positions dans les champs sociaux). Cette suite de choix métathéoriques définit ainsi des « stratégies conceptuelles » toutes également praticables et qui sont à la source de problématiques fort différentes[7].

Ces *thêmata* ont dans la démarche scientifique un statut à part. Ils sont de nature extrascientifique dans la mesure où, si l'on peut évidemment les explorer et réfléchir à leur cohérence, à leur agen-

---

7. Nos citations du livre précité d'Habermas se trouvent aux pages 13, 15, 17 et 18.

Extrait de la publication

cement, à leurs effets, on ne peut à proprement parler en démontrer la validité. Ils sont, en somme, de l'ordre de l'axiome. Mais ils ne sont pas moins toujours présents, puisque inscrits, comme le dit Holton, « au tréfonds de l'être » de l'homme de science. Ils sont d'ailleurs présents chez chaque individu, souvent dès l'enfance, où ils s'acquièrent notamment par les récits et les contes. L'homme de science, pas plus que tout autre, ne peut s'abstraire de ces conceptions, souvent peu conscientes, sur la nature du monde, sa complexité ou sa simplicité, les formes possibles de son évolution. Les conséquences de ces métathéories n'en sont pas moins majeures sur les résultats du travail du savant, qu'elles peuvent, note Holton, servir mais aussi bien desservir. Elles peuvent l'amener à privilégier certains objets de recherche et à le détourner d'autres, elles l'orientent vers une théorie explicative plutôt que vers une autre, elles lui font adopter certains modes de démonstration plutôt que d'autres. Elles sont ainsi un cadre de pensée le plus souvent soustrait à toute évaluation et à tout examen rationnel. Prendre en compte ce cadre de pensée qui existe nécessairement *en deçà* de la science ne dispense en rien de porter sur la science le regard de l'épistémologue qui détaille ses modes de démonstration et de validation. Mais on élargit alors l'investigation, au-delà des fondements propres à la science, « au système de formation de ses objets, de ses types d'énonciation, de ses concepts, de ses choix théoriques[8] ». Si l'on cite maintenant Michel Foucault, c'est que, par certains aspects, la notion foucaldienne d'*épistémè*[9] attire elle aussi l'atten-

---

8. Michel Foucault, L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1969.*

*9. Foucault caractérise l'analyse de l'*épistémè *aux pages 249-251 de* L'Archéologie du savoir. *Son point de départ, vite précisé et dépassé, est de faire de l'*épistémè *« quelque chose comme une vision du monde [...], une certaine*

Extrait de la publication

tion sur le fait que la science ne trouve pas en elle-même ses propres fondations et se construit sur un « soubassement » qui n'est plus de l'ordre de sa positivité[10].

Nous nous attacherons dans ce livre à l'un de ces *thêmata* de la science politique, à l'une de ces visions du monde que toute science politique porte en elle et qui sous-tend nécessairement toute réflexion sur l'action publique. Cette vision du monde n'est autre qu'une « philosophie de l'histoire », si l'on donne à cette formule une acception large et dénuée de toute technicité philosophique, celle en somme qu'exprimait Gauguin lorsqu'il titrait son célèbre tableau de 1897, *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* À l'exemple du livre classique de Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*[11], qui s'abstient de donner une définition préalable de la philosophie de l'histoire, on y verra simplement une pensée de la temporalité sociale (passé, présent, avenir) et de la nécessaire insertion de l'homme dans une totalité – la société et, au-delà, le monde – en devenir. Raymond Aron peut conclure sa présentation liminaire en écrivant que « la philosophie de l'histoire est à la fois l'introduction et la conclusion de la philosophie : introduction, puisqu'il faut comprendre l'histoire pour penser la destinée humaine ;

---

structure de pensée à laquelle ne sauraient échapper les hommes d'une époque ».

10. On sait que l'une des dimensions du paradigme théorisé par Kuhn est du même ordre, ce qu'il n'hésite pas à appeler la « partie métaphysique des paradigmes ». Les savants y puisent leurs « métaphores et analogies préférées ou permises » (cf. Thomas S. Kuhn, La Structure des révolutions scientifiques, op. cit., *notamment chapitre 9 et p. 217-218).*

11. Raymond Aron, Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique, *Paris, Gallimard, 1948. Nous utilisons la réédition, dans la collection « Tel » de Gallimard, de 1981.*

Extrait de la publication

conclusion, puisqu'il n'y a pas de compréhension du devenir sans une doctrine de l'homme[12] ». On reconnaîtra que ces formules sont fort générales. Aussi adopterons-nous un point de départ plus analytique. La « métathéorie » implicite à toute démarche de science politique que nous nous proposons d'explorer, affronte les trois questions du passé, du futur et des ressorts de l'action présente. Ces questions, le philosophe italien Croce les énumérait sous les espèces de celles du *déroulement*, de la *fin* et de la *valeur*[13], tandis que, plus près de nous, Luc Ferry les identifie comme celles de la *raison* (capable d'interpréter l'histoire), du *mystère* (du surgissement imprévisible de l'événement) et de l'*éthique* (qui doit gouverner l'action humaine)[14]. On retrouve là le programme de la philosophie kantienne, les questions fondamentales que Kant se donnait à résoudre étant ainsi énumérées dans l'introduction de sa *Logique* : « Que puis-je savoir, que dois-je faire, que m'est-il permis d'espérer[15] ? »

---

12. Raymond Aron, Introduction à la philosophie de l'histoire, op. cit., *p. 14.*

13. Benedetto Croce, La Philosophie comme histoire de la liberté. Contre le positivisme, *Paris, Le Seuil, 1983, p. 32.*

14. Luc Ferry, Philosophie politique, *t. 2,* Le Système des philosophies de l'histoire, *Paris, PUF, 1984, p. 36.*

*15. Kant en ajoutait une quatrième « Qu'est-ce que l'homme ? », que nous n'aborderons qu'allusivement. Il n'est pas sûr que la philosophie classique (et notamment pas l'*Anthropologie *de Kant) puisse être d'une quelconque utilité pour répondre à cette question dont les données ont été bouleversées depuis quelques dizaines d'années par les travaux sur l'origine de l'*Homo sapiens, *sur les grands singes, ainsi que par les recherches en biologie. Voir les différentes contributions de* Aux origines de l'humanité, *spécialement le volume 2, Pascal Picq et Yves Coppens (dir.),* Le Propre de l'homme, *Paris, Fayard, 2001.* Contra, *dans la ligne de Heidegger, Giorgio Agamben,* L'Ouvert. De l'homme et de l'animal, *Paris, Rivages, 2002.*

Extrait de la publication

Notre objectif dans ce livre ne sera en rien de faire une « archéologie du savoir » politologique, dont les ambitions seraient de dégager, au sein des problématiques en œuvre dans la science politique contemporaine, les philosophies de l'histoire qui y sont présentes à l'état implicite, tels les *thêmata* holtoniens ou les figures épistémiques de Michel Foucault. Notre objectif est plus immédiatement de contribuer au développement de la science politique en montrant d'abord que des métathéories empruntant la forme de philosophies de l'histoire existent bien, à l'état de non-dit, à l'arrière-plan des approches de la discipline. On le fera d'entrée, dans les pages qui suivent, et uniquement dans le but de dresser le cadre de ce qui nous importera ensuite. Il s'agira alors centralement de plaider deux causes. D'une part, que la science politique a le plus grand intérêt, s'agissant de son rapport au temps social et de son adhésion implicite à des philosophies de l'histoire, à ne pas laisser de telles conceptions métathéoriques dans l'ombre. Il faut au contraire les porter à la lumière, les décrire, en évaluer les effets. Elles ne doivent plus demeurer, comme les *thêmata*, « cachés, tacites, voire insoupçonnés » de ceux mêmes qui en usent. D'autre part et surtout, il s'agira dans ce livre de proposer l'adoption par la science politique d'une *métathéorie explicite* et d'en montrer la fécondité, voire la nécessité. Nous sommes ici plus proche d'Habermas que d'un historien des sciences comme Holton, Habermas qui propose de « développer une certaine stratégie conceptuelle en sciences sociales et de mettre en évidence son potentiel théorique[16] ». Notre propos sera de suggérer qu'une science politique bien constituée, dont les principes et postulats sont cohérents, et dont la scientificité peut pleinement s'établir, doit

---

16. Jürgen Habermas, Sociologie et théorie du langage, op. cit., *p. 5.*

certes être à même de dire sur quelle philosophie de l'histoire elle se fonde – donc d'expliciter la métathéorie qui l'anime –, mais ne peut en fait se réclamer que d'*une* philosophie de l'histoire. On tentera de montrer qu'en tant qu'elle est une science du social, la science politique ne peut accepter toute une suite de philosophies de l'histoire ayant eu cours dans le passé. Elle doit *logiquement* s'en tenir à une version, d'ailleurs singulière, parmi toutes les autres.

Trois philosophies de l'histoire, plus une

Nous n'entreprendrons évidemment pas de faire œuvre d'historien de la philosophie et de dresser un tableau des différentes philosophies de l'histoire qui ont pu être élaborées au cours du temps, sous la dénomination explicite de « philosophie de l'histoire[17] » ou sous une autre. Seules sont à connaître pour notre projet les quelques philosophies de l'histoire dont la thématique s'est diffusée au point de devenir une référence commune du raisonnement, voire une vision du monde. Tout homme, qu'il y ait pensé ou non, a nécessairement une philosophie de l'histoire à partir du moment où

17. Voltaire semble avoir été le premier, en 1765, à faire usage de l'expression « philosophie de l'histoire » en titre d'un petit ouvrage publié sous un pseudonyme (le livre paraît en effet sous le nom de l'abbé Bazin) : cf. Bertrand Binoche, Les Trois Sources des philosophies de l'histoire (1764-1798)*, Paris, PUF, 1994, p. 11, 34 et 49. Cette attribution à Voltaire de l'invention terminologique « philosophie de l'histoire » ne signifie évidemment ni que Voltaire y met ce que ses contemporains y mettent (ce serait plutôt l'inverse, voir ce qu'en dit Bertrand Binoche,* op. cit.*, p. 40-41), ni que la philosophie de l'histoire n'existe qu'après le milieu du* XVIIIe *siècle, même si cette question, propre à l'histoire de la philosophie, est rien moins que simple.*

Extrait de la publication

il est dans le monde et où il agit dans le monde. Même s'il n'a pas eu l'occasion d'y réfléchir, il adhère globalement à l'une ou l'autre des manières d'articuler le passé, la connaissance, l'action, l'avenir, à moins qu'il s'en tienne à un assemblage incertain de propositions issues des théories en présence. Ainsi intégrées à la conscience de chacun, ces conceptions des rapports des sociétés et des hommes à leur passé et à leur futur deviennent tout naturellement ces métathéories dont nous venons de dire le rôle et le statut.

Nous décrirons sommairement les trois philosophies de l'histoire qui nous paraissent aujourd'hui constituer les trois métathéories dominantes des sciences sociales s'agissant de ces questions. Pour plus de netteté, nous présenterons identiquement l'argument de chacune d'elles en une suite de trois thèses relatives à la connaissance que l'on peut avoir du monde passé et présent (thèse 1), à la prévisibilité ou à l'imprévisibilité du futur (thèse 2) et à la capacité de l'homme de maîtriser les effets de son action sur l'avenir du monde (thèse 3). Pour notre part, et ce sera tout l'enjeu de cet ouvrage, nous récusons ces trois philosophies de l'histoire en tant que possibles métathéories pertinentes de la science politique et nous en proposons une quatrième, formulée comme les autres en trois thèses précisément articulées.

I

La philosophie de l'histoire sans doute la plus usuelle, tant dans la pensée commune que comme conception générale sous-jacente à nombre de problématiques scientifiques, peut être schématisée ainsi :

Thèse 1 : Le monde passé et présent est connaissable par la science.

Thèse 2 : Le futur est prévisible sur la base de notre connaissance du passé et du présent.

Thèse 3 : L'action humaine peut avoir un résultat certain ou au moins probable.

Extrait de la publication

Un tel enchaînement de propositions est celui de la médecine et en partie des sciences expérimentales. Le médecin connaît, parce qu'il a eu des cas semblables et parce qu'il en décèle les symptômes, la maladie qui affecte son patient (thèse 1). Il connaît dans ses diverses variantes la relation de causalité entre action passée et résultats futurs : lorsqu'on introduit tel germe dans le corps, on provoque telle maladie ; lorsqu'on met en œuvre tel traitement, on fait régresser ou on supprime la maladie (thèse 2). En prescrivant un remède, le médecin obtiendra, à coup sûr ou probablement, le résultat souhaité (thèse 3)[18]. Cette description est évidemment simpliste et les incertitudes de la médecine restent grandes, mais le schéma intellectuel est bien celui-là. Il est aussi celui de l'expertise, par exemple économique, et pour partie celui du décideur politique tel du moins qu'il décrit lui-même son mode d'action. Durkheim n'avait-il pas présenté le rôle de l'homme d'État comme « celui du médecin : il prévient l'éclosion des maladies [sociales] par une bonne hygiène et, quand elles sont déclarées, il cherche à les guérir[19] » ? Les connaissances accumulées permettent de dire que, par exemple, toutes les fois où

---

18. La mise en avant du modèle médical scientifique peut prendre des formes ostensibles comme dans la « déclaration de Durban » du 9 juillet 2000, déclaration solennelle publiée avant l'ouverture de la XIIIe Conférence internationale sur le sida, affirmant qu'il y a une relation causale certaine *entre le virus VIH et le sida. Il s'agissait alors de combattre les thèses contestant ce lien de cause à effet afin de fonder, selon le modèle décrit ici, la pratique thérapeutique et les politiques de prévention. Sur cet exemple, voir le chapitre « Causalité », dans Daniel Andler, Anne Fagot-Largeault et Bertrand Saint-Sernin,* Philosophie des sciences, *t. 2, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2002, p. 835-38.*

19. E. Durkheim, Les Règles de la méthode sociologique, *Paris, PUF, 1990 [1re éd. 1894], p. 75.*

Extrait de la publication